

# EL REINO

Télérama'

« Du calme, du calme ! » L'exhortation revient comme un leitmotiv au cœur des empoignades et autres prises de bec qui parsèment ce film survolté, où les esprits s'échauffent vite. La raison en est le branle-bas qui secoue un grand parti politique d'Espagne, dont plusieurs leaders sont soupçonnés de corruption. Parmi eux, Manuel López-Vidal (Antonio de la Torre, impressionnant de puissance mesurée, de froide détermination), un cadre influent, bien coiffé, costume cintré, tiré à quatre épingles. C'est le dauphin possible d'un président de région, avec lequel on le voit déjeuner au tout début du film. L'été respandit, le soleil brille encore. Dans ce restaurant de bord de mer, il y a toute la garde rapprochée, une joyeuse bande de dirigeants arrogants, un brin grossière, cinquantenaire, ivre d'impunité. Bientôt, la nouvelle tombe dans les médias. Manuel est à son tour dans le collimateur de la justice. Loin de faire profil bas, le vaniteux ne veut pas se laisser faire, il attaque presque pour mieux se défendre. Il sonde ses proches, questionne, rompt avec certains, pactise, menace. La caméra le colle de près ou le suit à distance, sans jamais le lâcher. Et ce jusqu'au dernier plan. Tout est vécu et montré de son point de vue, de sa logique à lui. Etre en symbiose avec cet homme véreux, voir le mal de l'intérieur, voilà l'audace d'El Reino (« le règne »), thriller original qui se distingue du réquisitoire confortable. Si Rodrigo Sorogoyen relève si bien le défi, c'est aussi parce que la corruption en question s'est insinuée un peu partout, qu'elle ronge aujourd'hui de larges pans de la société. Une corruption tout autant psychologique et morale que politique.

Le film raconte un engrenage infernal. D'autant plus captivant que Manuel bataille toujours, qu'il avance ou dégringole — s'arrêter, ce serait mourir. Il se montre un fin tacticien doublé d'un bluffeur-né, dont le pouvoir de persuasion semble sans limite. Il raisonne et agit vite, c'est son talent d'homme politique. C'est aussi sa drogue, et le film, nerveux, percutant, est au diapason exact de cette rapidité d'exécution phénoménale. De réunions avec les cadors du parti aux divers conciliabules, les situations s'enchaînent fissa, les dialogues fusent. Tout paraît réaliste, juste, rigoureux, alors même que règne l'implicite, que des enjeux nous échappent parfois, qu'on ne sait plus qui est loyal, qui est traître. El Reino, c'est sa force, laisse des zones d'ombre, cultive savamment l'ellipse et ne dit rien de la couleur du parti. Ce ne sont pas les doctrines ou les programmes qui sont décrits, mais les rouages d'une politique vidée de son sens. La mécanique implacable d'un système qui abolit toute amitié, transforme les alliés d'hier en ennemis d'aujourd'hui et vice versa, fait primer les intérêts particuliers sur l'intérêt général. Un monde glaçant et tendu. Parfois grotesque aussi, proche de la bouffonnerie. Lors d'une perquisition chez lui, Manuel sait qu'il risque gros. Il doit absolument emporter avec lui une clé USB, dont le contenu peut lui servir de moyen de chantage. Il essaie de la faire passer dans sa chaussure, il est pris sur le vif, comme un petit garçon pathétique. Inversement, c'est lui, plus tard, qui piège l'un de ses complices, Cabrera, sorte d'Arlequin en transe, perché sur son balcon, dans une scène d'anthologie. Où, ignorant qu'il est enregistré, ce dernier lâche tout ce qu'il devrait taire. Le théâtre de la politique, ses jeux de masques, ses fourberies, ses tartufferies, voilà aussi ce que le film révèle habilement.

Reste à comprendre ce qui entraîne Manuel. Le refus orgueilleux de la capitulation ? La volonté de faire payer tous ceux qui l'ont lâché ? Ou la simple fuite en avant ? Dans le dernier tiers, le piège se renfermant de plus en plus, le cinéaste orchestre avec brio un crescendo de tension hallucinante. D'un braquage surréaliste dans une villa à une course-poursuite automobile dans la nuit tous feux éteints, l'action s'emballe et nous cloue au fauteuil. On n'aurait pas cru être capable d'épouser la peur de ce genre de tricheur. Ni d'être finalement aussi désarçonné par les questions sans réponse qu'il laisse derrière lui.